

13412

Son Martin Gerbert

premier abbé

de Saint-Flais, 7410-1293

~~Manuscrit pour le Institut Catholique~~

1<sup>er</sup> Mars 1899

Dom Martin Gerbert

- 1710 - 1795 -

Messieurs,

Dom Junillon et l'abbé Lebeuf avaient été d'admirables savants dont l'œuvre marque une étape glorieuse dans l'histoire de la musicologie médiévale aux deux derniers siècles. Mais l'homme dont les travaux devaient avoir les résultats les plus féconds et permettre aux chercheurs de donner aux problèmes de l'histoire musicale des solutions nouvelles fut dom Martin Gerbert, qui mit entre les mains des érudits le véritable merveilleux instrument d'investigation, la collection des Scriptores de musica medii aevi.

Il vous de suite quand on a vu votre auteur : les biographies que j'ai pu consulter de dom Gerbert se copient toutes les unes les autres. J'aime à les supposer exactes, mais elles ont toutes au regard de l'historien le défaut capital de négliger l'indication de leurs sources : aussi serait-il bon, je crois, de refaire sur des documents précis la vie du savant moine et c'est dans les archives du monastère

de Saint Blaise, où il vécut dans la prière et le travail, c'est dans la correspondance qu'il entretenait avec d'autres savants, tel le Père Martini de Bologne, que nous trouverions, à n'en point douter, les éléments de cette biographie : ajoutons y les quelques indications que dom Gerbert nous fournit lui-même dans le récit de ses voyages et dans la préface de ses différents ouvrages.

Voici pourtant ce qui paraît certain dans la vie de notre auteur. Il naquit à Orb, sur le Neckar, le 15 août 1020. Après avoir fait ses premières études à l'école d'Udingen, en Souabe, au collège des jésuites, à Feibourg en Brisgau et à l'école de Klingenberg, il se rendit à l'abbaye de S. Blaise dans le Forch Non, pour y étudier la théologie et l'histoire. Le prince abbé de Saint-Blaise le reçut et surveilla sa vocation : il pressentit dans le jeune homme le savant qui devait un jour illustrer l'abbaye et la science. Aussi, tout en dirigeant ses études générales de théologie et de philosophie, tout en préparant en lui la vocation monastique, le prince abbé laissa à il le jeune moine s'adonner aux recherches qu'il aimait. Ce fut en octobre 1736 que Gerbert entra dans les ordres ; mais au plus tard en 1744, il reçut la prêtrise et fut chargé d'enseigner la philosophie à Saint-Blaise.

Mais dès qu'il y eut formé des élèves capables de le remplacer dans son enseignement, il sollicita et obtint d'être chargé de la bibliothèque du couvent. Dès le paradis ouvert à lui dès la vie monacale : il faut y avoir séjourné quelques temps pour savoir combien le cloître est propice aux études ; le tout est régi d'une façon invariable, les heures de prière alternent avec les heures de travail sans que rien jamais vienne à l'improviste en changer le cours régulier et si le bonheur du moine veut que la prospérité du couvent lui fournisse de riches instruments de travail, on comprend aisément que les ordres monastiques aient donné à la science ~~des~~ ~~travaux~~ par des collaborations séculaires des œuvres que l'initiative individuelle ne pourrait réaliser.

Don Gerbert aimait la musique : dès sa jeunesse par les occasions fréquentes qu'il avait eues d'entendre l'excellente exécution de la chapelle du duc de Wurtemberg, il avait appris à goûter cet art. D'un autre côté il avait la passion de l'histoire ; il songea à unir celle-ci à celle-là et c'est ainsi qu'il se mit avec ferveur à ses recherches sur l'histoire musicale.

La bibliothèque de Saint-Blaise pouvait lui fournir de riches matériaux, il y trouvait, nous le savons par les citations qu'il en fait bon nombre des traités que le

sixième et le dix septième siècle avaient composé sur  
 la théorie et ~~l'histoire~~ l'histoire musicale ; il y trouvait aussi  
 des manuscrits, mais comme nous avons vu l'abbé Lebeuf  
 se trouver à l'étroit à Auxerre, il nous semble que les  
 limites du cloître contenaient mal, à saint-Blaise  
 l'activité de son bibliothécaire. Comme Lebeuf, il voyage  
 et nous savons par le récit qu'il en donne les pays qu'il  
 visite et les profits qu'il récolte de ses excursions archéologiques  
~~et~~ et musicales. Je remarque ici qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on  
 avait assez le goût des voyages d'études, qui pour la liturgie  
 qui pour l'histoire, qui pour la musique et qu'au retour  
 on rédigeait et l'on imprimait les notes et ~~les~~ les observations  
 que l'on avait prises ~~sur~~ ~~le~~ chemin faisant. L'ouvrage,  
 dans lequel M. Gerber nous raconte ses voyages a pour titre :

Itin aethiopicum, aegyptiacum et gallicum. Le-  
quintus glossariae Theologicae ex codic. mss. a seculo II  
usque VIII. Typis Soc. Blasianis. 1765. in 8.

L'ensemble de l'ouvrage est ainsi conçu : lorsque l'auteur  
 arrive dans une ville, après en avoir donné la situation,  
 il cherche l'origine de son nom, et après quantité de  
 noms auteurs ; puis il mentionne les curiosités, les  
 inscriptions, les saints du lieu, les anciens monuments

Les bibliothèques ; il donne des extraits de chartes, relate des cérémonies intéressantes, tout cela dans un ordre qui varie avec chaque localité et l'importance de ce qu'elle renferme de curieux. Cette préoccupation de don Gerbert pour les choses du passé considérées ainsi à un point de vue encyclopédique est tout à fait intéressante et nouvelle. Si vous souvenez<sup>vous</sup> bien, messieurs, nous m'en avons rencontré à aucun degré ni chez Junithac, ni chez Weber, qui tous deux, le premier surtout, étudient l'archéologie musicale dans un but tout utilitaire : Gerbert au contraire s'intéresse au passé par ce que c'est le passé et peu lui importe que ce soit une chose d'archéologie, de musique ou d'épigraphie, sa curiosité s'éveille et n'a de cesse qu'elle soit assourie ; la philologie même ne le laisse pas indifférent ; au contraire, l'étude des noms de lieux lui en saurait un prétexte à longues dissertations et il pressent, semble-t-il, une science toute récente, l'application des lois de la phonétique à la géographie historique, c'est à dire à l'identification des noms de lieux actuels avec les types latins que nous pouvons connaître.

L'auteur parle de saint Blaise, dans le Forêt Noire, le 6 juin 1760 et se base aussitôt dans une longue étude sur le mot Admannia et les limites respectives de l'Allemagne et de l'Helvétie au moyen âge. Il passe

à Jenzach, on se trouve la sépulture de sainte Verena ; dans une église qu'il rencontre plus loin (Nindorissa?) il décrit des vitraux où est retracé l'histoire de sainte Elisabeth, il arrive à Baden, où sont les sources d'eau chaude célèbres des temps de Tacite ; puis, à Wellingen où il visite le couventisterien, dit "Maris stella", il voit la bibliothèque du couvent et cite quelques ouvrages, un microloge, des livres de chœur, donne des extraits de chartes.

Il passe ensuite à Zurich, où il dessine une inscription romaine ; il est frappé de rencontrer à la bibliothèque, parmi les manuscrits, un psautier aux calligraphies en onciales sur parchemin pourpre ; puis il décrit un instrument de musique très singulier dont il donne une représentation graphique et sur lequel il cite des textes quatre pages durant.

Le monastère de Mera le retient ensuite, il y examine plusieurs codices historici dont il tire une histoire abrégée de l'abbaye. A Einsiedeln, des manuscrits de chant liturgique et des incunables très rares attirent son attention.

De là il part pour Rapperschwil et Trislingen, on abordait autrefois les livres de chant, il en voit encore qqs uns, ainsi que des vies de saints et des martyrologes.

7

Gerbert arrive ensuite à Saint Gall : il retravailla sommairement l'histoire de l'abbaye, il y voit de vieux titres, de beaux manuscrits, un remarquable psautier en lettres d'or du neuvième siècle et beaucoup d'autres livres liturgiques qu'il décrit et dont il donne des fac-similés ; c'est le particulièrement que nous conservons les "glossae seu explicationes vocabulorum sacrae scripturae lingua theotisca"

De là à Regens ; puis à Feldkirch : il remonte ensuite en Bavière, à Memmingen, à Augsburg, où il dessine et décrit une paire de sandales, trouvées dans le tombeau de l'abbé Eginon qu'il avait fait ouvrir. Il examine également de très curieux microloges, des rouleaux des morts, des papyrus ; puis, il part pour Schaffouse, Sttgart, Baden, fait une excursion en Bavière et revient par Ratisbonne à son monastère de Saint-Blaise.

Vient ensuite l'Iter italicum, le voyage en Italie dont le récit ne me semble pas valoir le premier : le fait capital de ce second voyage, c'est la rencontre qu'il fit à Bologne du Père Martini. Le Père Martini est, on le sait, l'auteur d'une Histoire de la Musique<sup>24</sup> qui n'est ni pire ni meilleure que celle des mêmes temps.

<sup>24</sup> Storia della musica. Bologna 1757-1781. 3 vol. in-4°.



Le Père Martini est né à Bologne le 24 avril 1706, il y mourut le 4 octobre 1784. Il reçut à la fois une éducation musicale et une éducation scientifique, toutes deux en tout point soignées. En 1721, il entra dans l'ordre des Franciscains et en 1725 fut nommé maître de chapelle de leur église, puis ordonné prêtre en 1729 grâce à une dispense d'âge. Il ne tarda pas à devenir la première autorité de l'Italie en matière d'histoire et de théories musicales... Ses élèves accoururent de tout côté vers lui et chacun s'accorde à louer, à côté de sa grande érudition, sa grande bonté de cœur. Sa vie a été pauvre en événements extérieurs, mais riche en acquisitions pour l'art. <sup>25</sup> Son histoire de la musique comprend trois volumes, le premier traite de la musique des Hébreux, les deux autres de la musique des Grecs; un quatrième sur la musique aux débuts du moyen âge est resté inachevé, en manuscrit.

C'est pendant son voyage en Italie que Gerber fit donc la connaissance du Père Martini. Les deux savants hommes, nous dit Fétis, se communiquèrent réciproquement les richesses scientifiques qu'ils avaient

<sup>25</sup> Journal (sup) .. Dict. de mus. arch. Martini, bad. fr.

9

amassés, et convinrent d'entretenir une correspondance  
pour s'éclairer mutuellement sur leurs travaux <sup>261</sup>

Gerbert passa donc par Pavie ; de Pavie, il va par eau  
à Venise : la bibliothèque de Saint Marc, hérita par les  
manuscrits de Pétrarque et du cardinal Bessarion, la  
bibliothèque de S. Georges, dont il donne le catalogue des manuscrits,  
ou la visite. Ferrare et Bologne, puis Rome : bibliothèques  
et monuments l'arrêtent quelques temps, il s'intéressa à  
la Vaticane aux manuscrits hébreux, chaldéens et arabes.

Ici, je me pose une question : Don Gerbert savait-il  
quelqu'une des langues sémitiques ? Je ne puis y répondre  
d'une façon positive, mais j'inclinerais vers l'affirmative  
car au début de son histoire de la musique sacrée, il  
nous donne en hébreu et en arabe des références, qui  
m'ont paru correctes ; mais peut-être faudrait-il les  
examiner de plus près que je ne l'ai pu faire et  
peut-être encore devons nous admettre l'hypothèse  
d'un collaborateur qui aurait aidé Gerbert dans ses  
digressions sur le domaine de l'orientalisme. Néanmoins  
il a eu l'idée de faire appel à ces connaissances spéciales  
et si au XIII<sup>e</sup> siècle, les progrès dans les langues de l'Orient

<sup>26</sup> Féta, Biogr. univ. et mus., t. III, art. : Gerbert.

ont été médisces, il ne faut pas oublier que la connaissance de ces langues étoit assez générale que nombre de savants avoient de l'hébreu en particulier des notions, que nous ne leur soupçonner pas.

De Rome, Gerbert s'en vient à Naples: il y voit ferculann<sup>us</sup> et le Vésuve; il décrit de nombreuses statues de dieux antiques, des objets du culte païen, des instruments de musique, des vases, retrouvés dans la campagne voisine.

Naples est le point extrême de son voyage; Gerbert remonte vers le nord repasse à Rome, traverse Florence, Milan une seconde fois et par les Alpes repasse son monastère.

Son Gerbert ne connaissait point encore la France: ses amis l'exhortèrent vivement à faire le voyage: il l'entreprit.

S. Hor gallicanum est fort court et pourtant que de surprises la France ne lui réservait elle pas! Il passe par Lens; dans le monastère de Flavigny, monasterium flavigniense, il se lie avec dom René Cellier, qui lui montre une petite idole d'or récemment trouvée dans les murs d'un château, avec, dans la main, le bâton autour duquel s'enroule un serpent, comme Esculape a accoutumé d'en porter dans les statues antiques.

A Paris, notre voyageur rencontre maint érudit dont  
 il fait connaissance : comme toujours ce sont les uns  
 qui l'intéressent et qu'il cherche, il va à la Bibliothèque royale  
 à Sainte Geneviève, à la Sorbonne, aux Blancs-Manteaux,  
 Gerbert part ensuite pour Compiègne, où il voit un  
 précieux manuscrit noté du IX<sup>e</sup> siècle, celui de Saint-Lomaste  
 probablement. Il s'en retourne par Charleville, où il espérait  
 trouver quelques notions nouvelles sur Saint-Bernard  
 et ses écrits musicaux, mais il est déçu. Il visite le  
 tombeau du saint et part pour Luccombe où Saint-Lombard  
 éleva jadis son monastère. A Pombies, non loin de là,  
 sous des Eaux Chaudes : on venait d'y trouver une rare  
 pierre d'ossements et d'instruments pour écrire sur la cire;  
 Gerbert y voit "summa cum voluptate" un vieux  
 dictionnaire gallican trouvé par Mabillon. Il s'en va,  
 passe par Reims, où il visite une ancienne voie  
 romaine et de là rejoint l'Allemagne.

A son retour vraisemblablement, en 1764, il fut nommé  
~~abbé~~ abbé du monastère et par suite, prime abbé  
 de S. Gall. Comme nous avons vu le pauvre abbé Reber  
 voyager pour réunir, lui aussi, les matériaux d'une  
 histoire du chant liturgique, le résultat des pérégrinations  
 de notre Gerbert fut un beau travail paru en 1774  
 en deux gros in-quarto et intitulé,

De  
Cantu g.c. 22  
 et

Musica Sacra g.c. 22  
 a

prima ecclesiae aetate g.c. 22

vsque ad  
presens tempus g.c. 22  
 auctore

Martino Gerberto  
 monasterii et congr. S. Blasii in Silva Ripa abbate . 840

L'impression de ce important ouvrage fut bouleversée par un incendie qui — la préface de Gerbert nous l'apprend — devora en 1767, au mois de juillet, les bâtiments de l'abbaye, la bibliothèque et une partie des manuscrits que son Gerbert avait recueillis en Allemagne, en Italie et en France, au cours de ses voyages. Il n'y eut guère de sauvé dans cette destruction brutale que ce que Gerbert avait confié à ses amis pour les consulter, en particulier au Père Martin.

L'ouvrage entier comporte quatre livres dont voici sommairement l'économie.

Le livre premier comprend quatre chapitres et a pour

Boyer l'histoire de la musique aux premiers siècles de l'Eglise.  
 Gerbert nous montre comment avant le christianisme  
 chez les Juifs en particulier, la musique est jointe à toutes  
 les cérémonies du culte, comment chantèrent ensuite les  
 premiers chrétiens, dans l'empire d'Occident et dans  
 l'empire d'Orient; il nous dit ensuite comment dès le  
 premier âge, il y eut dans le sacrifice de la Messe  
 des parties chantées, comment en dehors même de l'Eglise  
 dans les cachots, dans les processions, aux funérailles des  
 chrétiens, on chantait et quels furent ces chants.

Le second livre ~~de~~, qui s'occupe de la musique sacrée au  
 moyen âge, se divise en deux parties. Dans la première,  
 Gerbert traite surtout le côté historique de ce développement,  
 le chant lui-même dans les diverses liturgies, Romaine,  
 gallicane, mozarabe. ~~Il~~ Dans les diverses écoles - et les  
 chanteurs et c'est ici, au chapitre premier du second  
 livre que l'auteur nous parle de la *Scola Cantorum* romaine;  
 il aborde ensuite les diverses formes du chant liturgique  
 au moyen âge, antienne, répons, traits, alleluia, les  
 genres *preter-liturgiques*, le trope, la prose, la séquence, la  
 cantilène en langue vulgaire; puis, un chapitre entier,  
 le quatrième est consacré au chant de la messe et à son  
 histoire et le suivant, à la musique sacrée en dehors  
 même de la messe, aux heures canoniales; enfin

Enfin, l'étude de la musique sacrée aux fêtes de l'année liturgique, aux solennités diverses et l'étude des livres de chant eux mêmes tant en Occident qu'en Orient, terminent cette première partie.

La deuxième partie du second livre s'attache de préférence au côté interne de l'histoire du plain chant au moyen âge : son premier chapitre étudie les plus fameux auteurs qui ont écrit sur le chant de l'église et en particulier Guion l'Artien. ~~Il paraît~~ Tout au début, ce chapitre porte une rubrique significative „ Sauctus Gregorius Magnus cantus ecclesiasticus instaurator in Occidente ” dont avec Herbert nous retrouvons l'attribution traditionnelle à saint Grégoire des cantilènes de l'Antiphonaire qu'il préconisait déjà.

Le second chapitre de cette partie est une histoire de la notation sur laquelle je passe aujourd'hui et que nous étudierons en détail l'an prochain, si Dieu nous prête vie :

Le troisième et dernier chapitre étudie la discipline, c'est à dire, la réglementation du chant dans l'église, proscriptions des femmes, des moines, des jongleurs, des poivards qui survivent en dépit des interdictions, faisaien des intermédiaires musicaux pendant l'office.

Le livre trois, assez court, traite de la musique polyphonique ou plurimus vocum, ou à plusieurs parties, soit vocale, soit instrumentale : à mon sens, c'est le moins bon de trois, car Gerbert ignorait les auteurs du ~~XII<sup>e</sup>~~ et du ~~XIII<sup>e</sup>~~ siècles qui ont véritablement parlé de la musique mesurée, je veux dire ~~Guillaume de Cologne~~ et Walter de Rington. Une étude sur les instruments de musique, l'orgue principalement, termine ce livre.

Le livre quatrième s'occupe du chant et de la musique sacrée depuis le milieu du quinzième siècle environ jusqu'au temps de Gerbert. Il comprend six longs chapitres et traite de matières fort diverses. Les 32 paragraphes du premier chapitre concernent à la fois ~~la~~ la discipline et l'éducation musicale; le rôle de l'orgue dans l'office divin; l'introduction de la cantilène en langue vulgaire dans l'église, dans quelle mesure elle peut être autorisée, dans quelle mesure elle doit être défendue; ~~la~~ la participation de la femme, des castrats; des décisions du concile de Trente et les décrets des Papes relatifs à la musique, enfin les cloches, leur usage, leur consécration: bref, c'est une véritable encyclopédie, pleine de faits, de renseignements, de textes, mais mal ordonnée, c'est d'ailleurs le danger des trop longs chapitres.



Le chapitre qui suit concerne uniquement l'usage de la  
 musique et du chant apud heterodoxos, c'est à dire  
 chez les réformés, luthériens, calvinistes, anglicans.  
 Ensuite, nous nous occupons du chant ecclésiastique  
 chez les Grecs modernes, chez les Russes de rite grec et chez  
 les nations extra europæan et par elles, Gerber entend  
 les Syriques, les Américains et les Ethiopiens: il y a là  
 une tendance que nous ne saurions trop apprécier et le  
 mouvement vers les études de musicologie comparée  
 nous semble devoir être extrêmement fécond. Il est  
 d'ailleurs à remarquer que le dix huitième siècle est  
 volontiers sorti des limites du vieux continent et a été  
 chercher chez les peuples les plus exotiques, découverts ou  
 à découvrir, des éléments nouveaux d'investigation,  
~~un~~ tel Montesquieu, tel Voltaire, tels enfin tous les  
 philosophes et les économistes de ce temps, ils se sont  
 montrés les précurseurs de la méthode scientifique  
 en si grande faveur depuis eux; mais, il y avait là  
 surtout une indication de tendance, plutôt qu'une  
 méthode véritablement féconde, car non plus que  
 Montesquieu quand il parlait du Grand Mogol, Gerber  
 ne connaissait exactement le chant des Américains, des  
 Syriques et des Ethiopiens. Aujourd'hui même les  
 deux premiers nous sont plus familiers, mais le

11

Le chant de l'église éthiopienne ne nous est guère connu que par les récits des voyageurs, encore que tel d'autre a vu, plusieurs Mondou. Nidariet soit un éthiopien qui s'intéresse à la musique; mais c'est peu encore et pour en revenir à Herbert nous lui savons gré de son initiative, <sup>toutefois</sup> mais nous reconnaissons qu'il n'a pas su la pousser à des conséquences dernières: ~~préparat~~ il a montré la voie à suivre et c'était l'important.

Le chapitre IV est une histoire générale de la musique et le chapitre V une histoire des musiciens au des septième et au dix-huitième siècles; enfin le volume se termine par un parallèle assez dans le goût du jour entre la musique d'autrefois et celle d'aujourd'hui et comme les romans du moyen âge, quand ils avaient terminé la copie de quelque bon manuscrit, écrivaient parfois à la suite une courte prière, Herbert dans son notum, après l'excusatio auctoris, dépouille le savoir et ne connaît plus que le moine; il s'écrit avec le poète: hic te Deum ac Dominum nostrum

Te mente pura et simplici,  
Te uoce, Te cante pio,  
Rogare curuato genu  
Stans et canendo discimus.

Je ne ~~peux~~ <sup>qu'imai</sup> pas pour ce volume de dom Gerbert la méthode  
 dont j'ai usé avec Junibac et Sébeuf : c'est à dire que  
 je ne rechercherai point quelles ont été ses sources, ni  
 quels sont les musicologues postérieurs qui l'ont consulté  
 et qui s'en sont servi.

Les sources de dom Gerbert dans le de Cantu et  
 musica sacra ? autant chercher celles qu'il n'a pas connues.  
 La tâche serait plus tôt faite, car le nombre des textes  
 qu'il rapporte ou qu'il cite est incalculable. Annales, chroniques,  
 chartes, vies de saints, vies de papes, nécrologes, comptes,  
 théoriciens, littérateurs, théologiens, canons de concile,  
 il a tout eu, il se souvient de tout au moment voulu;  
 une telle érudition est surprenante.

Aussi, y a-t-il peu d'auteurs qui a leur tour aient  
 été aussi fréquemment pillés et l'on ne peut appeler  
 plagiaires ceux qui en ont ainsi fait usage, car ce que  
 l'on a été chercher dans Gerbert, ce ne sont pas tant des  
 idées, des hypothèses, des conclusions, que des textes et les  
 textes appartiennent à tout le monde, quand il s'agit  
 de sources historiques : le de Cantu et Musica sacra est  
 donc un prodigieux répertoire.

D'un point de vue plus restreint nous pouvons en dire autant de son autre grand ouvrage, le recueil des théoriciens de la musique sacrée au moyen âge publié à Saint Blaise en 1784 en trois gros in. quarto  
En voici le titre exact

f.c. 12 Scriptores  
ecclesiastici  
de musica  
p. 10 sacra potissimum  
q.c. 6 variis Italiae, Galliae et Germaniae  
codicibus manuscriptis collecti  
et nunc primum publica luce donati

Martino Gerberto  
monasterii et colleg. S. Blasii in silva Wigra abbate

Cette anthologie renferme les traités d'Isidore de Seville, d'Alcuin, d'Amalric de Rôme, de Reni d'Anacere, de Wolker, Gucbald, de Reginon de Perun, d'Edou de Cluni, d'Adelboldus, de Bernelinus, de Guion Paelin, de Bernon de Reichenau, d'Germain Contract, de Guillaume de Jirochan, de Theogerus de Metz, d'Arbon

de Jean Cotton, de S. Bernard, de Garlande, d'Erhard  
de Heisingen, d'Englebert d'Admont, d'Egidius de Zamora,  
de Francon de Cologne, d'Elas Salomon, de Marchetto  
de Padoue, de Jean de Muris, d'Arnulf de S. Gilles, de Keck  
de Giengen, d'Adam de Gulda, ainsi qu'un certain nombre  
de petits traités anonymes, particulièrement sur la  
mesure des luyaux d'orgue.

~~Le~~ travail de recherche patiente et désintéressée  
n'a pas été sans soulever des critiques : La plus inepte  
de toutes est — on peut s'en douter <sup>elle</sup> du musicographe  
belge, Fétis.

Fétis fait trois reproches à dom Herbert, le premier seul  
a quelque valeur et nous le retiendrons. Il s'agit de Herbert  
de n'avoir pas su choisir les meilleurs manuscrits  
des textes qu'il publie et quand il ne les copie pas lui-même  
d'avoir pour l'impression utilisé des copies notoirement  
fautes. Le reproche est justifié et je pourrais citer  
en dépit des errata, maint passages incompréhensibles  
et dont l'obscurité tient certainement à une mauvaise  
~~lecture~~ lecture du manuscrit.

La seconde critique est burlesque. Dans le choix de  
ces auteurs, l'abbé Herbert n'a pas montré le discernement  
nécessaire pour la direction de son entreprise, car les

traité de musique d'Alcibiade, de Remi d'Aquaine, d'Adelbold, de Theoger de Metz et autres, qui sont dans la collection, n'offrent rien d'intéressant, tandis qu'on n'y trouve pas des ouvrages importants qui n'ont jamais été publiés et qui auraient comblé des lacunes de l'histoire de la musique. Tels sont ceux de Jerome de Moravia, de Jobbi, de Robert de Handlo, de Walter Odington, de Philippe de Vitry, de Trictoris, etc."

Je n'insiste pas sur ce jugement de Fétis et je crois simplement que si Gerbert n'a pas inséré ces traités c'est vraisemblablement qu'il ne les connaissait pas, de même que nous avons aujourd'hui entre les mains des documents que Fétis ignorait.

La troisième critique ne tient pas debout: Fétis reproche à Gerbert d'avoir eu beaucoup d'érudition, raisonné plus en érudit qu'en musicien. Notez bien une critique inattendue et j'estime pour ma part que si Fétis avait raisonné en érudit au lieu de raisonner en musicien, son œuvre serait sans doute moins ébranlée.

Au contraire, l'œuvre de dom Gerbert est et demeure entière. On l'a consultée, pillée ouvertement et il semble que longtemps encore, on continuera

à le déposer et à le consulter. Pourquoi ? C'est que, dès longtemps avant les moines de Solesmes le moine de saint-Blaise aurait pu en tête de ses œuvres écrire "Res, non verba !"

On vieillit vite sur les chemins de l'érudition et les théories ne durent guère, surtout quand elles portent sur des matières aussi neuves, aussi inexploitées que les études musicologiques. Qu'y a-t-il donc alors de permanent, de durable ? ce qui dure le plus, ce sont les travaux où la personnalité de l'auteur se révèle le moins, ce sont les publications de textes, ce sont les fac-similés d'originaux, ce sont les instruments de travail que l'abnégation scientifique de quelques uns met entre les mains ~~de~~ de la foule laborieuse.

Donc Herbert en de cela et pour mieux préciser une pensée, je finirai sur une comparaison qui me semble juste en disant que cet auteur nous apparaît dans son immutabilité comme ces sphinx colossaux et ces pyramides de la Haute Égypte auxquels les populations qui passaient à leurs pieds ont pu venir impuissamment comme à une carrière prendre des pierres pour élever leurs demeures et néanmoins le vide ~~ne~~ <sup>paraît point</sup> paraît point.